



**HAL**  
open science

**Paysage et déphasages dans les rapports homme -milieu.  
Le cas de la Haute-Romanche et de la “ crise du  
Chambon ”**

Denis Laforgue

► **To cite this version:**

Denis Laforgue. Paysage et déphasages dans les rapports homme -milieu. Le cas de la Haute-Romanche et de la “ crise du Chambon ”. Séminaire “Paysages” du LLSETI, Dec 2017, Chambéry, France. hal-01679148v2

**HAL Id: hal-01679148**

**<https://hal.univ-smb.fr/hal-01679148v2>**

Submitted on 10 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Paysage et déphasages dans les rapports homme -milieu**  
Le cas de la Haute-Romanche et de la « crise du Chambon »

Denis Laforgue  
USMB - LLSETI

**Introduction : d'une recherche en terme de milieu social à une enquête sur le milieu de vie**

J'en suis venu à m'intéresser à la question du paysage au fil d'une enquête que j'ai menée sur un territoire de montagne : la vallée de la haute-Romanche (cf. diapo 1). Cette étude a été menée dans un contexte de crise de ce territoire, liée à la coupure de la route (suite à un glissement de terrain et à l'effondrement du tunnel dit « du Chambon ») permettant de relier les villages de La Grave et de Villar d'Arène au département de l'Isère : un glissement de terrain a engendré la fermeture d'un tunnel pendant de long mois, engendrant ce qu'il est convenu d'appeler la « crise du Chambon » ayant des implications techniques, économiques, mais aussi familiales, politiques ou encore sanitaires.... (cf diapos 2 et 3 de la présentation).

En collaboration avec un groupe d'habitants mobilisés autour de la résolution de cette crise, un groupe de chercheurs (dont je faisais partie avec Sandra Lavorel, Véronique Peyrache-Gadeau, Frédéric Bally et Marine Gabillet) a cherché à étudier les effets de la crise sur les habitants de la Haute-Romanche<sup>1</sup>. L'enquête par entretiens, observations et questionnaires (soutenue par le Labex ITEM) a mis en évidence différentes façons, pour les habitants, de faire l'expérience de cette crise du Chambon. Le travail de recherche a donc aussi consisté à comprendre les différentes façons de vivre cette crise. Au fil de l'enquête et des échanges avec les habitants, il nous a semblé pertinent de ne pas seulement chercher comment le milieu social des individus (leurs conditions sociales d'existence) pouvait influencer sur leur expérience subjective, pratique et relationnelle de la crise, mais, plus largement de rechercher en quoi le rapport au milieu de vie (indissociablement naturel et culturel) pouvait participer des modalités du vécu de cette crise.

J'ai donc été amené à m'intéresser aux modalités du rapport homme – milieu en Haute-Romanche, en en recherchant les traces ou les indices dans les entretiens et les observations réalisés auprès d'habitants de la Haute-Romanche. Je vais donc essayer de développer cette perspective, à partir d'une grille de lecture inspirée de Gilbert Simondon<sup>2</sup> en envisageant la vie en Haute-Romanche, que ce soit en situation ordinaire ou en situation de crise, comme instituée en permanence par différentes phases du rapport homme-milieu en tension, dont je vais ci-dessous documenter la prégnance.

**1. Le rapport magique au milieu : des humains encastrés dans un réseau de hauts-lieux**

Selon Simondon, « *le rapport magique au monde est un mode primitif de structuration qui distingue figure et fond en marquant des points-clés dans l'univers (comme lieux et moments privilégiés d'une réticulation du monde) : le pouvoir d'agir de l'homme et la capacité du monde d'influencer l'homme se concentrent en ces lieux et en ces moments ; ces derniers expriment, concentrent, détiennent les forces contenues dans le fond de la réalité qui les supporte* ». Pour Simondon, un lieu privilégié (un « haut-lieu ») est un lieu qui a un « *pouvoir qui draine en lui toute*

1 Cf. Bally F., Gabillet M., Laforgue D, Lavorel S. et Peyrache-Gadeau V., Vulnérabilités institutionnelles et résilience territoriale, La construction incertaine d'une trajectoire adaptative en réponse à la « crise du Chambon » en Haute-Romanche, hal-shs, 2017, consultable sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01578912/document>

2 Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958

*la force et l'efficace du domaine qu'il limite [ ]. En un tel réseau de points-clés, de hauts-lieux, il y a indistinction primitive de la réalité humaine et de la réalité du monde objectif. Ces points-clés sont réels et objectifs mais ils sont ce en quoi l'être humain est immédiatement rattaché au monde »<sup>3</sup>.*

L'hypothèse que je mets à l'épreuve de ce terrain en Haute-Romanche, c'est que ce rapport magique au monde n'est pas quelque chose de « périmé », réservé à des sociétés traditionnelles, mais reste une des phases du rapport à notre milieu de vie, dans sa dimension quotidienne, incarnée et donc largement ante-prédicative. Il en résulte une difficulté à le mettre au jour, car cela passe rarement par un discours objectivant des individus sur leur milieu, dans la mesure où ce rapport se caractérise par une sorte d'indistinction entre le sujet et l'objet. Deux des hauts-lieux de Haute-Romanche me semblent être la Meije et ses contreforts (cf diapo 5) et le col du Lautaret (diapo 9). Pour montrer en quoi ces hauts-lieux participent bien d'un réseau, rattachant, encastrant l'homme dans son milieu de vie, je raisonnerai sur des cas singuliers rencontrés au fil de l'enquête.

Par exemple, lorsque Monette, gérante d'un bar (cf. diapos 6 et 7), raconte son quotidien (d'hier et d'aujourd'hui), on perçoit la place qu'occupe le Bec de L'Homme, un contrefort de la Meije (cf. diapo 8), dans la structuration pratique et subjective de son expérience sociale. En effet le Bec de l'Homme, en surplombant le village, organise le rapport de cette femme au jour / à la lumière / à l'ombre / à l'enchaînement des saisons. C'est une présence familière qui rythme un certain nombre des activités de cette habitante. Monette explique ainsi comment de telle date à telle date, le soleil passe entièrement derrière le Bec, plongeant toute son existence dans l'ombre. Elle raconte aussi où est-ce que le soleil ré-apparaît pour la première fois de l'année en face de chez elle : à l'angle d'un toit... là où enfant elle sautait dans la neige qui s'accumulait. Autrement dit, le bec de l'homme est un haut-lieu dont dépend la vie à l'ombre / dans le froid *versus* la vie avec de la lumière. De ce haut-lieu dépend donc aussi la vie sociale de Monette : soit un temps de l'isolement, du confinement, soit le temps des activités sociales extérieures. On retrouve cette polarisation de l'expérience sociale structurée par le haut-lieu qu'est la Meije chez de nombreux autres habitants, soit ce même discours sur la Meije qui cache / laisse passer le soleil... les habitants se distinguant entre eux par le temps d'ensoleillement dont ils disposent en fonction de l'étagement de leur lieu d'habitation.

Un autre point clé, qui ressort des mises en récit de leur quotidien par les habitants, c'est le col du Lautaret (cf. diapo 9). Pour les habitants, il est à la fois obstacle et à la fois ouverture, il est passage et mobilité *versus* isolement (voulu / subi) au rythme des saisons. Le Col est à la fois un lieu ouvrant sur les Hautes-Alpes et ses ressources (professionnelles (cf par ex. Serre-Chevalier), scolaires, marchandes, administratives) et à la fois un « *no man's land* », comme le soulignent des enquêtés, « *sans village, ni âmes qui vivent sur 20 km* », un lieu sauvage, dangereux du fait de manifestations climatiques soudaines et violentes (tempête, congères, difficultés du déneigement). Là encore, cette tension dans le rapport à ce point-clé (passage-barrière) organise les activités et les vies des habitants, par exemple :

- ceux qui se détournent du col et donc de Briançon pour se tourner vers l'Isère, Bourg d'Oisans et Grenoble (travail, santé, école, loisirs, consommation / approvisionnement...),
- ceux qui le franchissent et maintiennent des liens avec les territoires du Sud (en lien souvent avec un réseau familial existant et sur lequel vient se greffer d'autres activités...)

Ces deux hauts lieux qui sont des « figures-fonds » du monde vécu des habitants (en le concentrant) font réseau : ce sont, en s'inspirant d'une analyse célèbre de Lévi-Strauss<sup>4</sup>, des points clés de la structuration / organisation du monde selon le principe Haut / Bas et le principe proximité / distance (croisée avec une polarisation Sud ou Nord). Ce qui est intéressant dans la perspective de Simondon, c'est qu'il considère que l'homme dans son milieu ne peut pas être seulement dans ce rapport « primitif » magique. Le rapport homme-milieu est en effet un système en équilibre méta-

3 *op. cit.*, pp. 228-229.

4 Cf. C. Lévi-Strauss, « La geste d'Asdiwal », dans *Anthropologie structurale 2*, Paris, Plon, 1973.

stable, c'est à dire sans cesse traversés de tensions. Dans les cas étudiés ci-dessus, les tensions à l'œuvre dans le rapport de l'homme au milieu sont : Haut / bas (la pente), froid-ombre / chaleur-lumière ou isolement / déplacement (direction de déplacement). Pour que le système « homme - milieu » perdure, ces tensions doivent toujours être réduites... sans jamais disparaître : elles sont sans cesse transformées dans et par ce que Simondon appelle des processus de transduction<sup>5</sup>.

Il y a donc réduction de ces tensions par dé-phasage et re-phasage du système « Homme - milieu ». Ces processus de dé-phasage, c'est ce qui s'opère à travers les rapports technique et religieux de l'homme au milieu (cf. diapo 10). Selon Simondon, le dédoublement de la réticulation magique du monde (du fait des tensions qui le traversent) en séparant figure et fond du milieu de vie considéré, fait émerger un rapport technique et un rapport religieux au milieu. Figure et fond en se détachant l'un de l'autre deviennent fragmentables, déplaçables, manipulables (en pratique et en pensée), car elles ne sont plus directement / uniquement rattachés au monde dans lequel sont immergés les individus. Ce dé-phasage participe alors d'un processus de réduction (partielle) des tensions à l'œuvre dans le système homme - milieu : chaque rapport au milieu (technique / religieux) prenant en charge un type de tension / une modalité (idéelle / matérielle) de réduction de ces tensions...

## **2° Le rapport technique au milieu : de la sécurité ontologique à l'expérience tragique de la crise**

Selon Simondon, le propre du rapport technique au monde, c'est que les points singuliers constitutifs du rapport magique (points-clés, hauts-lieux) sont détachés du fond et les uns des autres et deviennent alors disponibles et constructibles. Ainsi on aménage les lieux privilégiés à partir d'une technique déconnectée du lieu (transférée et transférable). C'est ce qui s'est passé en Haute-Romanche, depuis des siècles avec la construction (cf. diapo 11) :

- de terrasses permettant d'aménager les pentes de la montagne et donc de réduire sans la faire disparaître la tension Haut / Bas ;
- de la route permettant de franchir le col du Lautaret et de réduire la tension proximité / distance ou mobilité / isolement : la réduction de la tension passe par l'institution de dispositifs techniques et d'activités associées (tant idéelles que matérielles) qui instituent un monde / milieu habité ;
- du barrage (permettant de canaliser la Romanche et de réduire la tension inhérente à un autre point clé du territoire : le défilé et la « pente des Commères »),
- du tunnel ;
- puis plus tard du téléphérique. Là encore, cela opère une réduction de la tension Haut / Bas : chaque pôle ne s'exclut pas mais est relié par la possibilité / facilité de déplacements et le déploiement d'activités qui constituent un monde vécu.

On peut souligner que le rapport technique au milieu n'est pas seulement celui des ingénieurs, techniciens, experts. Il est aussi constitutif de la vie quotidienne des habitants ordinaires à travers leurs usages quotidiens et leur confiance en ces dispositifs techniques qui instituent en permanence leur encastrement dans le territoire : aller au travail (à Bourg d'Oisans, en stations), envoyer les enfants à l'école, aller chez le médecin, faire ses courses, rendre visite à un parent, aller au cinéma... Plus précisément, en s'articulant au rapport magique que les habitants entretiennent avec leur milieu de vie (en lien avec leur sentier de vie quotidien respectif), ce rapport technique au milieu est donc (aussi) constitutif de la sécurité ontologique des habitants justement parce qu'il participe de la réduction d'un certain nombre de tensions dans le rapport au milieu. C'est donc bien aussi au regard de cette dimension du rapport technique au milieu que doit se comprendre la crise du Chambon : la neutralisation d'un dispositif technique (la fermeture de la route) et la défiance qui s'en suit met à mal les attachements des individus à leur milieu, c'est à dire rend problématique leur rapport magique à ce dernier. Les tensions du rapport homme - milieu ne sont plus réduites par les

5 Cf. G. Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Millon, 2005.

agencements techniques, ce qui rend la vie... invivable pour bon nombre d'habitants. Cela s'exprime à travers ce que j'ai appelé une expérience tragique de la crise, c'est à dire une expérience de la fermeture de la route sur le registre de « la perte » :

- perte de ressources financières (chiffres d'affaires en chute, pertes de salaires, coûts de certaines adaptations (achat ou location de voiture, de matériel, d'un logement ; paiement de frais de garde, coût de trajets rallongés)) ;
- perte de temps (trajets pour des raisons professionnelles, familiales, de santé, scolaire, de loisir systématiquement rallongés) ;
- perte d'accès à des relations fortes / significatives pour les individus (relations à la famille bien sûr, de sociabilité, mais aussi de nature professionnelle (employeurs, salariés, clientèles) pour certains, et perte de relations à différents services publics (santé, école), ou avec l'espace public (journaux...)).

### **3° Rapport religieux au milieu et mise en récit malthusien de la crise du Chambon**

Le rapport technique au monde a pour corollaire (en tension) ce que Simondon nomme un rapport religieux au monde qu'il définit ainsi : *« les fonds liés au monde dans la pensée magique, et par conséquent limités par la structuration même de l'univers magique, deviennent dans la pensée religieuse un arrière fond sans limite, spatial aussi bien que temporel. Ils conservent leurs qualités positives de fond (les forces, les pouvoirs, influences, qualités) mais se débarrassent de leurs limites et de leur appartenance qui les attachaient à un hic et nunc. Ces qualités de fond se fixent sur des sujets réels ou imaginaires [ ] La subjectivation religieuse est comme l'inverse / complémentaire de l'objectivation technique. Et la religion a donc par nature la vocation de représenter l'exigence de la totalité, elle est un permanent rappel de la relativité d'un être particulier par rapport un une totalité inconditionnelle dépassant tout objet et tout sujet »<sup>6</sup>.*

En quoi cette notion de Simondon (le rapport religieux au milieu) éclaire certaines données de mon terrain : pratiques, paroles relatives au quotidien de vie en Haute-Romanche ? Il me semble que l'on voit à l'œuvre une modalité (pas la seule) de ce rapport religieux au milieu de vie dans tous les mises en récit d'habitants qui instituent une sorte de relation d'équivalence entre :

- ce qui est présenté comme des propriétés spécifiques du territoire (« naturel ») qui en constituent la substance, voire l'essence : altitude, rigueur des conditions climatiques, dureté de la vie matérielle, isolement géographique, mais aussi splendeur et authenticité du milieu de vie ;
- et ce qui est présenté comme les traits de caractère « culturels » des vrais habitants (soit un Sujet collectif imaginaire homogène : cf la sémantique de la communauté montagnarde) en tant que reflet, adaptation (symbiose, harmonie) à ces conditions naturelles : robustesse, « dur au mal », frugalité, résistance, indépendance, attachement et fierté de leur territoire.

(cf diapo 12).

Par rapport à la pensée magique, le milieu est ici envisagé comme fond-totalité-homogène (tant naturel que culturel) et non plus comme un réseau de correspondances plurielles et mouvantes entre des lieux et des moments d'une grande diversité. Comme le souligne Simondon, le rapport religieux est bien aussi une façon (partielle, jamais définitive) de réduire les tensions constitutives du milieu... en tendant à les décrire comme des propriétés stables, essentialisantes de ce milieu, par exemple : « les gens d'ici sont habitués à la pente à l'altitude et à la dureté de la vie qu'elle entraîne » ; « les gens d'ici sont dans un isolement voulu, souhaité » ; « c'est un territoire de montagne, peuplé durablement par des gens d'en Haut (les autres ne restent pas, ils ne font que passer!) ».

Ce rapport religieux au milieu de vie, tel qu'il s'exprime parmi un certain nombre d'enquêtés, se trouve entretenir des affinités avec un mode d'expérience et une mise en récit de la crise du

---

6 Simondon G. Du mode d'existence des objets techniques, Paris, Aubier, 1958, pp. 239-240.

Chambon sur un mode que j'ai qualifié de « malthusien ». Contrastant avec un récit purement tragique des événements, dans ce mode d'expérience de la crise du Chambon, on considère que le territoire et ses habitants résistent plutôt bien à la coupure de la route et à ses conséquences et ce en renouant avec leur nature et leur culture fondamentales. Selon le récit malthusien, les gens s'adaptent en revenant, en se repliant sur ce qu'ils considèrent être la nature fondamentale de ce territoire : c'est un milieu dur, hostile avec lequel ceux qui sont considérés comme les « vrais habitants » (ceux qui sont en phase avec ce milieu) ont l'habitude de composer ; ils sont résistants, sobres (se contentent de peu), habitués à l'isolement et à se débrouiller seuls. Pour les acteurs qui font l'expérience du territoire sur ce mode, la coupure de la route n'est donc pas perçue comme un événement exceptionnel et particulièrement grave ou menaçant pour le territoire : pour eux, l'histoire du territoire et de ses habitants est jalonnée de ce type d'épreuves et c'est ce qui fait leur caractère, leur authenticité (ils sont comme forgés par ces épreuves). Dès lors, pour ces acteurs, la coupure de la route n'est réellement une crise que pour ceux qui ont oublié ou qui n'ont jamais su « ce que c'était de vivre ici » : « ceux qui se sont installés ou qui sont restés pour faire de l'argent » grâce au flux touristiques, « ceux qui ont cru pouvoir en vivant ici à la fois être tranquille à la montagne et vivre comme à la ville » (logique d'accès permanent à toutes sortes de biens matériels et immatériels), etc. Au fond, ce récit de la crise est malthusien, car cette dernière est décrite comme opérant une sélection territoriale en fonction des capacités d'adaptation des individus au milieu. Dans ce récit, la « crise du Chambon » va permettre au territoire de revenir à son équilibre fondamental après une période d'excès (trop de populations, d'installations, d'argent...) grâce au départ de « tous ceux qui sont là pour de mauvaises raisons » et qui ne correspondent pas à la supposée identité quasi-ancestrale du territoire : ceux qui veulent faire de l'argent, ceux qui n'ont pas renoncé à un mode de vie urbain, qui veulent jouer sur les deux tableaux... Au regard de cette brève description, on peut analyser cette expérience malthusienne de la crise comme résultant des interférences entre un rapport technique au milieu devenu problématique (suite à l'effondrement du tunnel et à la coupure de la route) et un rapport religieux à ce milieu : ce rapport religieux vient, au moins provisoirement ou partiellement (pour certains habitants, en fonction des situations et des enjeux rencontrés), prendre en charge, réduire des tensions du milieu de vie que le rapport technique au milieu, n'est, pour un temps, plus en mesure d'opérer.

Si chacun de ces rapports au milieu (technique / religieux) réduit à sa façon les tensions du rapport homme -milieu (de façon plutôt matériel pour l'un, plutôt idéal pour l'autre) et offre des signes (interprétations) et des prises (actions) pour faire l'expérience de la crise du Chambon, reste le déphasage, le dédoublement du rapport magique au monde, qui oppose : 1) des figures singulières isolées : la route, le tunnel, le téléphérique, les terrasses ; et 2) un fond totalisant imaginaire (instituant) : un « peuple et un territoire de montagne ». Selon Simondon, ce dédoublement appelle – fait suite sous la forme de processus (imparfaits) de ré-institution de l'unité du rapport au milieu. C'est ce dont participe, selon lui, un rapport esthétique au milieu, qui fait écho à une expérience du milieu de vie comme paysage.

#### **4° Le rapport esthétique au milieu : les expériences du paysage en Haute-Romanche**

Simondon définit donc le rapport esthétique au milieu : « *comme point neutre, entre technique et religion, qui apparaît au moment du dédoublement de l'unité magique primitive : c'est un rappel permanent de la rupture de l'unité du mode d'être magique et une recherche d'unité future* » (cf. diapo 13). Comment peut s'exprimer ce rapport esthétique au milieu sur le terrain, le territoire envisagé ? Une des formes possibles me semble être lorsqu'un individu exprime son existence dans le milieu comme « expérience du milieu comme paysage ». Par exemple dans le cas suivant :

Enquêtrice : Bon, je vais y aller mais c'est tellement beau, il y a tellement une belle vue. Non mais c'est vraiment beau. C'est pas la première fois que quelqu'un le dit hein !

Enquêté : Non mais ce qui est bien c'est... Non mais je pense ça doit être vraiment beau parce que tu vois même moi ça fait 40 ans qu'on est là, et régulièrement, régulièrement j'ouvre la fenêtre et je me dis « ah non là aujourd'hui je reprends une photo, de la fenêtre, du même

endroit, le même machin », c'est quand même dingue ça ! C'est pas normal !

Enquêtrice : Il faudrait compter le nombre de photos similaires ! Enfin c'est pas les mêmes, c'est jamais pareil...

Enquêté : Ouais.. Non mais c'est pas normal. Mais c'est vrai même quand on part un mois, quand tu reviens tu te dis « ah ouais ! quand même ! ». Et puis ici tu vois par rapport au Chazelet et tout tu vois t'as tout ce côté qui est campagne un peu [il pointe le vallon], qui est plus... qui est plus doux quoi. Et puis ce qui a... Bon ici c'est quand même particulier parce que t'es en dehors du... Parce que l'hiver justement, tu vois, on parlait du tourisme un peu violent et tout, t'es complètement en dehors, t'arrive là, t'es... pff

Ce qui caractérise, pour Simondon, le rapport esthétique au milieu (comme dans l'extrait ci-dessus) c'est de chercher à recomposer une unité à partir d'une situation donnée. Ici, il s'agit de la Meije et de son versant Nord qui se déploie depuis chez la personne interviewée : l'enquêté habite sur l'autre versant (cf. diapo 14). Cette tendance à recomposer l'unité perdue du rapport magique au milieu dans et par l'expérience du paysage s'exprime de la façon suivante.

Tout d'abord, ce qui est le plus immédiatement perceptible dans cet extrait d'entretien, c'est, comme le dit Simondon, « *la perfection de la chose [ici la Meije] qui lui confère dans sa particularité, en son achèvement, une portée universelle. L'impression esthétique implique sentiment de la perfection complète d'une chose, perfection qui lui donne objectivement un rayonnement et une autorité par laquelle elle devient un point remarquable du réseau de la vie humaine insérée dans le monde* »<sup>7</sup>. Et c'est vrai que dans notre cas, la Meije attire tous les regards, toutes les photos, toutes les peintures... Mais, ensuite, l'expérience esthétique du paysage ne tient pas seulement au rapport de face à face entre un spectateur et un point remarquable, car comme le souligne Simondon, entre « *ce point remarquable [en l'occurrence la Meije] et d'autres, une parenté supérieure se crée qui reconstitue un analogue du réseau magique* ». Et, en effet, dans l'extrait d'entretien ci-dessus on perçoit que l'expérience esthétique de l'enquêté ne vient pas que du point-remarquable « Meije », par rapport auquel tout le reste serait moins remarquable. Ce qui fait paysage, c'est l'ensemble ou plutôt le réseau : Haut-Sommet / pentes-prairie-cultures (terrasses) / vallée avec à un bout le col (Haut) et à l'autre bout le défilé et le barrage (bas).

On retrouve donc là l'idée de Descola<sup>8</sup> (qu'il emprunte à Lévi-Strauss) selon laquelle ce qui fait paysage (ce qui produit le rapport esthétique), c'est (comme pour certaines œuvres d'art) qu'on a affaire à des miniatures : et en l'occurrence la haute-Romanche vue / perçue depuis chez cet enquêté, c'est une miniature de la vie en montagne (cf diapo 16). A partir d'un lieu (les hauteurs de la Grave comme point d'observation), est ramassée, organisée la montagne comme système naturel-culturel permettant d'un seul regard d'articuler des figures et des fonds, soit :

- l'immensité – austérité – sauvagerie de la Face Nord de la Meije
- un versant aménagé, gradué (terrasses), cultivé, doux, ensoleillé, qui se termine (en bas) par le village accroché le long de la pente.
- une étroite descente (Défilé : passage mais limité, aléatoire) vers la civilisation urbaine (par opposition à la civilisation paysanne de montagne)
- une montée vers le col (qui fait médiation entre le haut et le bas)

On retrouve alors la perspective d'analyse de Simondon selon laquelle, « *le caractère esthétique [d'un paysage] est sa fonction de totalité* » : le rapport esthétique au milieu est un processus de réduction des tensions entre fond et figure, entre structure et événements, entre haut et bas, Nord et sud, proximité et distance dans et par un processus perceptif de mise en réseau des différents points remarquables<sup>9</sup>.

---

7 Simondon, *op. cit.* p. 249

8 Développée dans son cours au Collège de France « Les formes du paysage » en 2013-2014

9 Ce qui rejoint l'analyse de Lévi-Strauss : « *Il semble bien que tout modèle réduit ait vocation esthétique [et cela résulte] d'un sorte de renversement du procès de connaissance : pour connaître l'objet dans sa totalité, nous avons*

Une autre piste d'analyse, proposée par Simondon, qui peut éclairer l'expérience du paysage en Haute-Romanche est de s'intéresser aux processus de médiation entre rapports technique / religieux et esthétique au milieu : *« les techniques après avoir mobilisé et détaché du monde les figures schématiques du monde magique, retournent vers le monde pour s'allier à lui par la coïncidence du ciment et du roc, du câble et de la vallée, du pylône et de la colline ; une nouvelle réticulation choisie par la technique s'institue en donnant un privilège à certains lieux du monde, dans une alliance synergique des schèmes techniques et des pouvoirs naturels. Là apparaît l'impression esthétique dans cet accord et ce dépassement de la technique qui devient à nouveau concrète, insérée, rattachée au monde par les points-clefs les plus remarquables. La médiation entre l'homme et le monde devient elle-même un monde, la structure du monde. [ ] De même la médiation religieuse, après le dogmatisme détaché du concret accepte de se concrétiser, c'est à dire de se rattacher à chaque culture et à chaque groupe humain selon des modalités relativement pluralistes ».*

Et, de fait, le paysage dont il est question ici, dans le cas étudié, comme recomposition d'un réseau de points remarquables exprimant une totalité perceptive tend à intégrer (pendant le temps de l'expérience du paysage) les rapports technique et religieux au milieu : d'une part, qu'il s'agisse de la Meije (avec le téléphérique), du col (avec la route qui y mène) ou du versant habité (avec ses terrasses), tous ces points-remarquables le sont aussi dans et par la médiation technique. D'autre part la Meije, le col, les terrasses agricoles sont aussi (perçues comme) remarquables au regard d'une signification totalisante (religieuse) de la vie montagnarde, qui mêle la supposée personnalité collective des peuples montagnards (cf ci-dessus) et les valeurs de l'alpinisme...

L'expérience de ce paysage peut alors réduire, de différentes façons, la tension entre ces deux rapports au milieu dans et par le rapport esthétique : en voyant par exemple la Meije comme lieu remarquable, exprimant plus que lui-même (« un joyau ») pris dans un réseau d'autres lieux qui la mettent en valeur (« son écrin ») et ce de manière indissociable à des agencements techniques. Cela se manifeste par exemple à travers tous les débats sur la reprise / l'évolution du téléphérique de la Grave, dont dépend ce que sera la Meije (significations totales qu'on y associe) : est-ce que cela deviendra à terme une extension du domaine skiable de la grande station voisine, ou bien est-ce qu'il s'agit de procéder à des aménagements « doux » permettant la découverte du milieu de la haute-Montagne à chacun... ?

En interférant sur le mode de la complémentarité, ces modalités des rapports technique, religieux et esthétique au milieu de vie instituent ce que j'ai appelé une expérience (narrative et pratique) darwinienne de la crise du Chambon. Dans cette perspective, la coupure de la route est certes un coup très dur qui suppose à la fois une intervention étatique (plus efficace et plus transparente en particulier en terme de communication politique) et une solidarité locale. Mais cet épisode dramatique est vu comme une épreuve que le territoire de la Haute Romanche doit (et peut) surmonter pour en sortir plus fort car transformé. Ainsi pour ces acteurs, cette crise est aussi une opportunité pour que le territoire se réveille, bouge dans le bon sens en mettant en valeur ses ressources ("ils ont un joyau avec la Meije et ils n'en font pas grand-chose"). Pour certains, cela suppose de se tourner résolument, en s'associant étroitement avec d'autres territoires (comme Serre-Chevalier ou les Deux-Alpes) vers un modèle de développement économique (de type touristique) plus avancé, de manière à en finir avec des formes de mise en tourisme jugées dépassées ou trop timorées. Pour d'autres, il faut, au contraire, s'appuyer sur le caractère préservé (du tourisme de masse) de la Haute-Romanche par rapport à des territoires voisins, pour inventer des formes économiques nouvelles (touristiques mais pas seulement) échappant à un modèle industriel jugé

---

*toujours tendance à opérer depuis ses parties. La résistance qu'il oppose est surmontée en la divisant. La réduction d'échelle renverse cette situation : plus petite, la totalité de l'objet apparaît moins redoutable ; du fait d'être quantitativement diminuée, elle nous semble qualitativement simplifiée. [ ] dans le modèle réduit, la connaissance du tout précède celle des parties. Et même si c'est là une illusion, la raison du procédé est de créer ou d'entretenir cette illusion, qui gratifie l'intelligence et la sensibilité d'un plaisir qui, sur cette seule base, peut déjà être appelé esthétique ».* (C. Lévi-Strauss, La pensée sauvage, Paris, Plon, 1962, p. 38 )



déjà à bout de souffle (« *il faut transformer nos 30 ans de retard en 30 ans d'avance* », résume un enquêteur). Quoi qu'il en soit, on a ici affaire à des visions assez darwiniennes de l'événement « coupure de la route » et de ses suites, car la crise du Chambon est ici l'événement qui va conduire à la sélection des plus aptes, en l'occurrence ceux qui défendent une vision moderne de l'avenir du territoire, que la crise actuelle va permettre (enfin) de mettre en chantier. Contrairement au récit malthusien, la crise actuelle ne doit pas conduire à un retour en arrière (vers des traditions, un ethos consubstantiel au territoire-milieu) mais bien inciter les acteurs du territoire à fabriquer « du nouveau » y compris à travers des équipements techniques (permettant de s'adapter à la modernité à laquelle la Haute-Romanche ne peut plus tourner le dos) et en sélectionnant les traits du territoire (rapport religieux et esthétique) les plus adaptés tout en se débarrassant des « habitudes », dont la crise révèle et impose le caractère caduque.

### **Ouverture: le milieu de vie comme réalité trans-individuelle et « natureculturelle »**

Le recours à Simondon pour penser le rapport des humains à leur milieu de vie (et ici plus précisément aux événements faisant suite à la fermeture de la route) est intéressant pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, les rapports au milieu dégagés par Simondon, comme les expériences narratives et pratiques (ou « narrations ») de la crise du Chambon qui découlent de leurs interférences, doivent être envisagés comme des processus trans-individuels. Cela signifie que les individus comme les collectifs sont en permanence traversés, institués et individués par une pluralité de ces rapports au milieu et de ces narrations, au fil des moments et des lieux dans lesquels ils sont encastrés, dans et par la réduction des tensions qui passent dans les individus et leur milieu : « *Le transindividuel passe dans l'individu comme de l'individu à l'individu : les personnalités individuelles se constituent ensemble par recouvrement et non par agglomération ou organisation spécialisante [ ]. Le transindividuel ne localise pas les individus, il les fait coïncider ; il fait communiquer les individus par les significations : ce sont les relations d'information qui sont primordiales, non les relations de solidarité, de différenciation fonctionnelles* »<sup>10</sup>. Cela permet donc de sortir d'une vision substantialisante des individus sociaux (du type « à tel profil d'individus correspond tel rapport au milieu », etc.) et d'une approche ensembliste-identitaire<sup>11</sup> du « faire société » (du type « tel groupe social porte telle narration et se distingue en cela de tel autre groupe social »).

Ensuite, la perspective de Simondon offre de réels outils d'analyse pour étudier le milieu de vie comme un éco-socio-système et non comme un système social distinct bien qu'articulé à un système naturel. Ainsi les récits que nos enquêtés font de leur expérience de la « crise du Chambon » et de leur vision du territoire (suite à cette épreuve) sont peuplés et tissés d'êtres « qui ne sont pas que sociaux ». Ainsi, comme nous l'avons vu, les façons toutes singulières, dont les habitants sont encastrés dans le passé, le présent (dont la crise mais pas seulement) et l'avenir de la Haute-Romanche, sont indissociables non pas seulement de rapports sociaux (entre humains) et de représentations culturelles du territoire, mais de relations concrètes, sensibles, matérielles et corporelles avec le relief montagnard (La Meije, le Bec de l'homme, le cols du Lautaret, le défilé, les éboulements..), les saisons, les lumières (ombre / soleil), les températures (le chaud et le froid), les paysages, les cours d'eau (calme, en crue), les chemins, la neige (chutes de neige attendues, redoutées, avalanches), la végétation, les animaux, etc. De ce fait, il semble envisageable de dépasser une analyse sociologique classique consistant à expliquer les prises de position subjectives des acteurs à propos de leur territoire à partir des positions objectives de ces derniers dans les systèmes sociaux (économique, familial, politique, religieux, associatif, etc.) constitutifs de l'espace considéré. L'unité d'analyse devient alors les relations « natureculturelles »<sup>12</sup> entre les êtres, dont le mouvement propre à chacune est à réinscrire dans le « milieu de vie ».

---

10 G. Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Paris, Millon, 2005, p.294

11 L'expression est librement emprunté à C. Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

12 Cf D. Haraway, *Manifeste des espèces de compagnie*, Ed. De l'Eclat, 2010.